

Voyage au centre du « Monde »

« *La bourbotte ressemble pour la forme à un chavessot¹ mais elle est bien plus grande* »
(extrait du « Ménagier de Paris », texte édité par Georgina E. Brereton et Janet M. Ferrier,
Traduction et notes par Karin Ueltschi, Le Livre de Poche, Paris, 1994)

Mon stage en trois étapes :

1) MA RELATION AU MONDE AVANT LE STAGE :

On a usé, abusé, surabusé de la célèbre formule incantatrice de Georges Pérec, le « Je me souviens » ; je vais cependant, par commodité, l'utiliser à nouveau.

« Je me souviens que mon premier contact avec le Monde est un exposé sur le pèlerinage de la Mecque (à l'époque, le journal faisait de grandes enquêtes en trois volets) imposé par un professeur de collègue (en 1974 ?). Intéressant mais ardu en troisième ; les différentes étapes et le symbolisme de la progression du pèlerin m'ont laissé perplexe. Suit une période de distanciation par rapport au journal... »

« Je me souviens qu'en 1978, étudiant à l'Université de Dijon, je commence à glisser de façon insensible, dans un comportement addictif : chaque jour, je me précipite dès l'ouverture de la bibliothèque de section d'histoire pour être le premier à lire le « Monde » ; j'y consacre en général deux heures par jour. Par la suite, je suis surveillant de collègue et j'ai les moyens de l'acheter régulièrement ».

« Je me souviens qu'en 1986 (?), je gagne un prix de Junior-reporter pour le supplément du Monde, appelé le Monde-Campus, dont le prix est un billet d'avion Paris-New-York ; titre improbable de l'article : « Monsieur Martinez s'en va ».

« Je me souviens qu'à une période où j'habite une maison isolée du haut Charolais, je fais tous les jours une trentaine de kilomètres pour aller chercher le journal »

« Je me souviens que je fais du ski de fond dans les monts du Jura en ayant le journal dans la poche et la pipe à la bouche. Comme je ne fais pas du ski à fond, j'ai le temps de grappiller au détour d'une combe, au défilé d'une cluse, quelques informations »

« Je me souviens d'un avis de décès, digne de Pierre Dac : il mentionne froidement le décès du Professeur Brûlé, membre de l'Institut Gustave Roussy à Villejuif.... ? »

Digression : sale manie d'un mondomaniaque :

J'aime aborder la lecture du journal quand, si j'ose cette image, il est vierge : c'est-à-dire plat, non froissé, le papier blanc (sans les traînées d'encre provoquées par le passage et les séjours des doigts sur le papier). J'ai honte de l'avouer, mais quand je n'ai pas eu l'occasion de le compulsuer, je le planque sous une pile pour que personne ne le feuillette avant moi ; Quand la cache ne fonctionne pas, regard noir sur la personne qui innocemment et ostensiblement le froisse devant moi. Je ne me m'explique pas ce comportement : volonté d'être le premier (du genre, qui possède l'information possède le pouvoir) ou encore de plus troubles motivations. Il est vrai

¹

Nous n'avons pas pu identifier ces poissons (notes du traducteur).

que pour les amateurs de la chose écrite, il existe tout un aspect sensuel à feuilleter (le bruit du papier) et à sentir (l'odeur de l'encre du « Monde » qui n'est en rien comparable à celle de Libération ou du Canard Enchaîné) et on ne dira jamais assez, la perte fondamentale pour l'humanité, si la forme écrite disparaissait sous sa forme papier.

2) MON STAGE

Principes du stage :

Le principe des stages AJSPI est simple : un chercheur va pendant une semaine dans une rédaction d'un journal ; en échange, un journaliste séjourne pendant la même période sur le lieu de travail du chercheur.

Mon dossier déposé à l'AJSPI est retenu et me permet de faire un stage d'une semaine au Monde (responsable : Pierre Barthélémy). En retour, une journaliste du Figaro, Isabelle Brisson viendra à l'INRAP Dijon.

Petit moment d'émotion au moment d'entrer dans le grand bâtiment créé par Christian de Porzamparc.

Le Monde grande machine bien huilée :

Je suis accueilli par Pierre Barthélémy, responsable de la rubrique science (11 personnes). Il me met tout de suite dans le bain en me présentant vers 9h30 « le chemin de fer du journal », où apparaît en temps réel l'état d'avancement du journal du jour (avec un code de 3 couleurs permettant de juger du stade de finition des différentes pages). Vers 10 heures, dans la salle de bouclage, les pages terminées sont affichées alors que les correcteurs s'activent. A 10h30, tout doit être envoyé à l'imprimerie. Et c'est ceci qui est le plus fascinant, pour un lecteur : toucher quelques heures après les avoir vus sur écran les articles en version papier. A fortiori, pour un lecteur provincial qui ne reçoit le journal que le lendemain de sa sortie à Paris. Mais, tout ceci doit sembler bien banal pour un journaliste.

J'ai eu la chance d'assister tous les jours à la conférence de rédaction de 12 h où, rubrique par rubrique, page par page, les journalistes présentent les sujets qu'ils boucleront dans le journal du lendemain.

Vu le service des archives, et notamment ses dossiers biographie, et ce qui en découle les nécrologies : tous ces dossiers prêts à être sortis à la première thrombose ou sortie de route. Lu, je crois d'ailleurs que c'est dans le Monde, que ce journal pourtant connu pour sa rigueur avait annoncé, pour des raisons d'édition, un peu prématurément la mort du pape Jean-Paul II ; celui-ci ne mourra en fait que dans la soirée. Depuis, Europe 1 a fait beaucoup plus fort (cf. : affaire Pascal Sevran).

Mythes de fondation, rites, reliques et totem :

Mercredi : assiste à la mythique réunion quotidienne de 7h30 dans le bureau du directeur où tous les chefs de service debout forment un demi-cercle autour de lui. Sur un bureau, une magnifique horloge XIXe s. souvenir du « Temps », ancêtre du « Monde ».

Autre relique : dans un espace entre deux couloirs, le bureau de Beuve-Méry. Contre le mur, des unes historiques du journal dont le fameux titre surplombant imperturbablement l'annonce de l'explosion de la bombe atomique à Hiroshima : « Une révolution scientifique ». Pierre Barthélémy m'explique que le journaliste décrit assez bien, vu les connaissances de l'époque et le secret-défense entourant cette arme, le principe de la réaction en chaîne.

Codes vestimentaires : pas de code vestimentaire particulier. On distingue toutefois sans trop de risque d'erreur le journaliste sportif de celui des pages cultures.

Le service science du Monde : sa place au sein du Journal, place de l'archéologie au sein de la science, place de l'INRAP au sein de l'archéologie.

Le Monde est une confédération de principautés (les services) dont l'unité de mesure est la page. Celle-ci est subdivisée en feuillets, colonnes, signes. C'est du moins, la première impression qui ressort des conférences de rédaction : chaque entité (international, sciences, Europe-France) semble avoir une grande autonomie et les responsables de celles-ci sont une articulation essentielle du quotidien. Ce système ne peut fonctionner (la conférence de rédaction de 12 heures qui passe en revue les sujets du journal du lendemain ne dure qu'une heure) qu'avec un effectif de journalistes d'un grand professionnalisme. Pierre Barthélémy semble gérer, jour après jour, avec sérénité, l'éternel recommencement de la page quotidienne à remplir.

La position des Sciences au « Monde » est privilégiée, puisque cas rare dans la presse Française, elle occupe la place venant juste derrière les pages internationales qui ont fait la renommée du journal. Le but de Pierre Barthélémy est de « muscler » encore ce service (passage à 2 pages quotidiennes). Il est vrai que, face à des problèmes effroyablement complexes (nanotechnologies, OGM, clonage), l'opinion publique a de plus en plus besoin d'outils de décryptage.

J'ai toujours estimé que les professions de journalistes et d'archéologues possédaient bien des similitudes (avec toutefois des règles de fonctionnement radicalement différentes) ; elles ont pour point commun de répondre aux mêmes questions : qui ? quoi ? où ? quand ? comment ? et pourquoi ?

La place de l'archéologie est particulière au sein de la presse, elle a lentement migré des pages culture aux pages sciences. Il y a encore une vingtaine d'années, il n'était pas rare que lors d'une fouille, les curieux nous demandent si nous dépendions des Beaux-Arts. Depuis les temps ont changé : la rationalisation des méthodes de fouille et d'enregistrement, l'utilisation de méthodes physico-chimiques (dont la plus emblématique est le fameux carbone 14) a « scientifié » l'archéologie. Il existe chez certains archéologues un complexe d'infériorité vis-à-vis des « sciences dites dures ». Selon moi, ceci n'a pas lieu d'être : la rencontre entre méthodes physico-chimiques, sciences environnementales et méthodes archéologiques est féconde : mais dans tout les cas l'archéologie reste une science humaine ou sociale qui croise les méthodes, multiplie les angles d'étude pour mieux saisir et expliquer la complexe alchimie régissant les sociétés humaines. Dans tous les cas, il s'agit d'une reconstruction. A l'intérieur des pages de la plupart des journaux, cette discipline est donc, selon les circonstances, écartelée entre les deux rubriques : ainsi la découverte d'une représentation sculptée de César sera plutôt traitée en page culture et une étude sur les systèmes agraires pré-incas en page sciences.

L'Inrap reproduit ce clivage étant sous co-tutelle à la fois du ministère de la culture et de celui de la recherche. Il est à l'origine de plus de 80 % des fouilles se déroulant en France. C'est un jeune institut, né d'une association turbulente (l'AFAN) où s'élabore un nouveau métier, celui d'archéologue préventif. On estime que chaque jour 160 hectares (c'est le rythme actuel) de terre agricoles, forestières, friches ou urbaines non bâties font l'objet de projets d'aménagement : parmi celle-ci, une proportion importante est susceptible de receler des vestiges archéologiques : un corps de plusieurs centaines « d'urgentistes de l'archéologie » a donc été progressivement créé qui intervient, notamment, sur toutes les lignes de trains à grande vitesse et autoroutes de France. Ce développement de l'archéologie préventive a selon Joëlle Burnouf « fait voler en éclats les modèles et contribuer à déstabiliser l'establishment

académique ».Le problème est maintenant d'ingurgiter la masse énorme d'informations apparues depuis ces 30 dernières années...

Le Monde : grand bateau blanc dans la tourmente

L'annonce, peu avant mon stage de 130 suppressions d'emplois (avec licenciements si le nombre de départs volontaires n'est pas suffisant) plombe l'atmosphère. Mardi ou Mercredi, une agitation inhabituelle dans le hall : ce sont les salariés du groupe Fleurus, filiale dont le Monde veut se séparer, qui manifestent leur inquiétude. Une assemblée générale a lieu. L'ambiance est lourde : c'est la première fois que des licenciements sont envisagés au journal. La crise de la presse écrite après avoir frappé Libération, frappe à nouveau le Monde : elle frappera Le Figaro quelques semaines plus tard. Je suis un de ces lecteurs du Monde (quelques centaines, quelques milliers ?) qui ont du mal à imaginer un avenir sans la possibilité d'aller chercher ce journal chaque matin. En fait, plus qu'une crise du modèle de la presse écrite, il faut y voir une crise du modèle de lectorat et de citoyenneté (penser au fameux « la lecture quotidienne du journal est la prière du citoyen ») : je pense que « Le Monde » est un bon « produit » (si l'on peut utiliser ce terme), certes susceptible d'améliorations mais que le problème est le lecteur qui n'est plus à la hauteur : il y a une certaine absurdité à ne pas investir dans la presse papier, alors que des opérateurs comme Orange investissent des sommes folles pour pouvoir diffuser des films ou du sport sur un écran de 5 cm sur 5. Quel intérêt ?

Comment la presse relate l'actualité et la provoque également : l'interview de Nathalie Koszowski-Morizet par Gaëlle Dupont et Patrick Roger et ses conséquences :

Le mardi 8 Avril, après la fin de la discussion en première lecture du projet de loi sur les OGM, Nathalie Koszowski-Morizet « se lâche » devant les journalistes du Monde en traitant ses collègues de l'UMP « d'armée de lâches », et fulmine contre Jean-Louis Borloo et Jean-François Copé. Ce papier va déclencher un « tsunami » de démentis, réactions, démonstrations de soutien qui provoque une ligne de fracture se segmentant selon une série de clivages binaires : clivage homme/femme (machisme), productiviste/écologiste, conservateur/réformiste (certains y voient le premier signe de l'opposition entre Fillonnistes et Sarkozistes). Cet article est un cas d'école montrant qu'ici la presse a joué un rôle actif dans un débat concernant un choix de société d'une importance fondamentale pour l'avenir. Nathalie Koszowski-Morizet a sans doute craqué, mais elle s'est également servi de la presse pour prendre date pour l'avenir : en prenant des coups, elle se démarque d'une masse parlementaire sensible aux sirènes des lobbys de l'agriculture productiviste et apparaît comme un oiseau rare à droite : une femme à la sensibilité écologiste non-feinte et ayant les compétences et la volonté d'en appliquer les mesures nécessaires. En niant par la suite avoir tenu ces propos, elle reproduit cependant les pires automatismes politiques...

Ma visite à l'Assemblée Nationale :

Mardi 8 Avril : j'accompagne Hervé Morin à l'Assemblée Nationale où est solennellement remis devant la presse et des parlementaires de l'Opecst (Office parlementaire d'évaluation des choix scientifiques et technologiques) le premier rapport ((500 pages) de l'ASN (Autorité de sûreté nucléaire). Le sénateur Brard, ancien maire de Montreuil, questionne le président de l'ASN sur la résistance des réacteurs à une attaque aérienne. Réponse de André-Claude Lacoste : pour des raisons de sécurité, il ne peut divulguer trop d'informations, mais il estime cependant que les centrales « résisteraient de façon tout à fait raisonnable » ... ? ? ?.

Comprendre : elles résisteraient à un petit avion mais seraient probablement pulvérisées par l'impact provoqué par le choc d'un avion de ligne.
A ma grande surprise, aucun élu vert n'est présent dans l'assemblée.

3) Après le stage

Pierre Barthélémy me raccompagne vers la sortie, et je quitte la grande maison. En sortant je croise une drôle de chienne au ventre jaune, puis Odon Valet, historien des religions, qui remonte l'Avenue Blanqui. Je regagne la gare de Lyon, bois un verre englouti dans un fauteuil profond du magnifique « Train bleu », et prend l'autre train, le gris, celui qui bouge vite, qui me ramène vers « la ville douce et mélancolique » qu'évoque Victor Hugo dans ses récit de voyage..... et, je croise les doigts, en souhaitant longue vie aux journalistes qui font vivre cette foutue, brinquebalante et magnifique machine à rendre l'encre intelligente, à faire bruire le papier au vent de l'actualité, qu'est le journal le Monde...

Patrick Chopelain , chargé de recherche et d'opération INRAP Grand-Est Sud (Dijon)
Chercheur et membre du conseil de laboratoire d'ARTeHIS, UMR 5594 (Université Dijon)

Merci à Pierre Barthélémy et à toute son équipe : Hervé Morin, Stéphane Foucart, Pierre le Hir, Paul Benkimoun, Gaëlle Dupont, Christiane Gallus, Laurence Caramel et tous les autres...